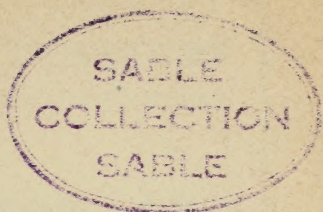
PHILOSOPHES ET PENSEURS

Jean des COGNETS

Les Idées Morales de Lamartine

Troisième édition

UD & Cie
et R. 514



Les Idées Morales de Lamartine

PHILOSOPHES ET PENSEURS

LES IDÉES MORALES de Lamartine

PAR

Jean des COGNETS



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1909

MÊME SÉRIE

Alfaric (P.). — **Aristote** (337)................ 1 vol.

Beaupin (Eugène). — **Les Idées morales d'Homère** (490).. 1 vol.

Beurlier (E.), professeur agrégé de philosophie. — **Kant** (236)................................ 1 vol.

— **Fichte** (322)................................ 1 vol.

Calvet (J.).— **Les Idées morales de Mme de Sévigné.** 2 vol. (416-417). Prix...................... **1** fr. **20**

Chantillon (Georges). — **Socrate** (462)...... 1 vol.

Degert (A.). — **Les Idées morales de Cicéron** (415). 1 vol.

Dufréchou (Alfred). — **Gobineau** (412)....... 1 vol.

— **Les Idées morales de Sophocle** (414)..... 1 vol.

Giraud (V.). — **Les Idées morales d'Horace** (451). 1 vol.

Leclère (A.), professeur à l'Université de Fribourg — **La Philosophie grecque avant Socrate** (480-481). 2 vol. Prix................................ **1** franc

Lengrand (H.), professeur de philosophie. — **Epicure et l'Epicurisme** (389).......................... 1 vol.

Mentré (F.). — **Cournot** (440)................ 1 vol.

Salomon (Michel). — **H. Taine** (210).......... 1 vol.

— **T. Jouffroy** (413).......................... 1 vol.

— **Auguste Comte,** sa vie et sa doctrine (255). 1 vol.

Souriau (M.), professeur à l'Université de Caen. — **Les Idées morales de Victor Hugo** (484).......... 1 vol.

Thouverez (E.), professeur à l'Université de Toulouse. — **Herbert Spencer** (331)...................... 1 vol.

— **Stuart Mill** (362).......................... 1 vol.

— **Darwin** (438-439). Prix.................. **1** fr. **20**

Vaux (baron Carra de). — **Leibniz** (422)..... 1 vol.

— **Newton** (437).............................. 1 vol.

— **Galilée** (503)............................. 1 vol.

AVERTISSEMENT

Ces quelques notes n'ont nullement la prétention de constituer une synthèse des idées morales de Lamartine. Cette synthèse a été réalisée avec éloquence, et souvent avec profondeur, par M. de Pomairols (1). Elles offrent encore bien moins une analyse de l'évolution morale de Lamartine. Le lecteur trouvera cette analyse, minutieuse et très pénétrante, dans l'ouvrage excellent de M. Citoleux, œuvre de la plus sûre et de la plus solide érudition (2).

J'ai voulu seulement indiquer quelques rapprochements à ceux qui seraient désireux d'étudier plus complètement la pensée morale de Lamartine et épargner aux autres la peine de rechercher dans cette œuvre immense les passages les plus significatifs.

En réunissant ces textes, sans me soucier de l'ordre chronologique, je ne crois pas avoir forcé arbitrairement la pensée du poète. Si l'attitude de Lamartine a varié en face des dogmes constitués et des diverses confessions religieuses, sa conviction ne semble pas s'être modifiée au sujet des idées essentielles de la morale générale.

On voudra bien pardonner tout ce qu'il y a d'incomplet dans cette petite brochure : le sujet était vaste et la place très mesurée. Les commentaires ont été réduits à dessein pour laisser le plus souvent possible la parole au poète lui-même.

*
* *

Les références renvoient :

(1) Ch. de Pomairols, *Lamartine*, étude de morale et d'esthétique Paris, Hachette, 1889.

(2) Marc Citoleux, *La Poésie philosophique au* XIXe *siècle. Lamartine*.

Pour les *Œuvres poétiques,* à l'édit. Lemerre, in-12, 1886.

Pour la *Correspondance, — le Tailleur de pierres de Saint-Point, — Raphaël, — le Manuscrit de ma Mère,* à l'édit. Hachette, in-12.

Pour les *Confidences, — Geneviève,* à l'édit. Calmann-Lévy, in-12.

Pour tous les autres ouvrages, à la grande édition dite *des Souscripteurs*.

LES IDÉES MORALES DE LAMARTINE

I

Dieu.

Aucune cause ne dut contribuer davantage à l'abandon où fut relégué Lamartine, à la fin du dernier siècle, que le caractère religieux et presque mystique de sa poésie. A des générations que la discipline positiviste avait détournées du surnaturel et que le Parnasse, tardive et pâle Renaissance, ramenait au culte de la beauté païenne, les *Méditations* et les *Harmonies* apparurent sans doute comme une sorte de monotone liturgie, un *Gloria Patri* délayé non plus en deux tomes, comme l'avait dit Barthélemy, mais en dix.

Le poète a souvent affirmé que la poésie lui semblait consacrée à l'adoration. « J'ai toujours pensé que la poésie était surtout la langue de la prière (1). » Et il a souhaité de ne laisser dans la mémoire des hommes qu'un écho religieux :

(1) *La Prière*, Commentaire, *Premières Méditations*, p. 166.

Puissè-je, écho mourant des paroles de vie
De l'hymne universel être une voix choisie,
Et, quand j'aurai chanté mon cantique au Seigneur,
Plein de l'esprit divin qui fait aimer et croire,
Ne laisser ici-bas pour trace et pour mémoire
Qu'une voix dans le temple, un son qui dise : « Gloire
Au souffle créateur (1) ! »

C'est avec la plus grande sincérité qu'au début des *Harmonies,* il a presque renié ses poèmes d'amour, qu'il s'en est excusé devant Dieu et qu'il s'est promis de ne plus employer sa lyre qu'à chanter l'hymne du Seigneur :

Hélas ! et j'en rougis encore,
Ingrat au plus beau de ses dons,
Harpe que l'ange même adore,
Je profanai tes premiers sons :
Je fis ce que ferait l'impie,
Si ses mains, sur l'autel de vie,
Abusaient des vases divins,
Et s'il couronnait le calice,
Le calice du sacrifice,
Avec les roses des festins !

Mais j'en jure par cette honte
Dont rougit mon front confondu,
Et par cet hymne qui remonte
Au ciel dont il est descendu ;
J'en jure par ce nom sublime
Qui ferme et qui rouvre l'abîme,
Par l'œil qui lit au fond des cœurs,
Par ce feu sacré qui m'embrase
Et par ces transports de l'extase
Qui trempent tes cordes de pleurs :

De tes accents mortels j'ai perdu la mémoire,
Nous ne chanterons plus qu'une éternelle gloire
Au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul [bon (2)...

(1) *Harmonies*, Cantique à l'Esprit-Saint, p. 381.

(2) *Harmonies*, Invocation, p. 39.

C'est donc bien une sorte de large et universelle liturgie qu'il a voulu créer dans les *Harmonies*. Ne leur avait-il pas donné d'abord le titre significatif de *Psaumes modernes* (1) ? Il écrivait à Virieu, pendant qu'il les composait : « De tout cela, résultera-t-il deux bons volumes de prières religieuses, senties, goûtées, et *utiles aux âmes* comme les nôtres ? Je voudrais que Dieu le voulût (2). »

Et dans l'Avertissement à la première édition (mai 1830), il déclare avoir eu pour unique dessein de prêter « des expressions et des images aux âmes méditatives pour s'élever » vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion — et sa seule récompense serait que ces lecteurs pieux lui disent : « Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants. »

Mais à quoi bon ces citations ? Il suffit de parcourir les poésies de Lamartine, de lire ses Commentaires, ses Avertissements, ses Préfaces pour être convaincu qu'il n'a pas eu d'ambition plus vive, ni de dessein plus suivi que d'être un poète religieux.

Dans son immense œuvre lyrique, Dieu est le plus fréquent interlocuteur du poète. Il devait être, dans la monumentale épopée de l'homme à travers les âges que Lamartine avait rêvée dès sa jeunesse, le principal personnage, personnage caché, mais dominant sans cesse l'action, comme dans *Athalie*. L'argument primitif, la donnée du poème était celle-ci : L'humanité, partie de Dieu, s'élève par les étapes douloureuses de l'épreuve, pour remonter à Lui. — Que Lamartine chante la solitude, la nature, l'amour, un écho mystérieux lui renvoie toujours le nom de Dieu :

« Quelle qu'ait été, quelle que puisse être encore la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme et par mon âme dans mes vers, *le fond en fut toujours un profond instinct de la Divinité dans toutes choses*, une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante

(1) Ch. ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 290.

(2) Lettre à Virieu. Florence, 1827, *Corr.*, II, p. 16.

de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante, une conviction inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout et que les philosophies, les religions, les poésies n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'Etre infini, des échelons plus ou moins sublimes pour nous rapprocher successivement de Celui qui est (1). »

Et ailleurs, ce commentaire d'une méditation :

« C'est encore et toujours le même cri d'adoration jaillissant en vers du cœur de l'homme : ce sentiment naturel, constant, passionné de l'ubiquité de Dieu, est la base fondamentale de cet instrument que la nature en me formant a mis dans ma poitrine : harpe ou âme, c'est la même chose (2). »

Dieu est réellement pour lui l'Etre des êtres, moins par droit de domination que par excellence. Il est la source suprême et tous les autres êtres n'ont d'existence que par participation à la vie infinie de

L'Etre au flux éternel, à l'éternel reflux (3) !

Il est surtout le seul être avec lequel notre âme puisse entretenir une véritable intimité, j'irais même jusqu'à dire, sans crainte de forcer la pensée de Lamartine, une véritable familiarité :

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son cœur (4).

Aucune créature ne peut le suppléer, ni le voiler : l'âme ne se satisfait que par sa possession et c'est vers Lui qu'elle aspire à travers la nature, à travers l'amour, encore vers Lui que nous ramènent les plus hautes vagues de la vie, les grandes joies et les grandes douleurs. Rien n'est plus curieux que l'alliance, dans la religion de Lamartine, de ce mysticisme très vif et d'un ferme rationalisme.

L'éducation que lui donna sa mère l'accoutuma dès l'enfance à cette intimité avec Dieu.

(1) *Les Destinées de la Poésie* (1834).
(2) *Stances*, Commentaire, *Nouvelles Méditations*, p. 126.
(3) *Le Désert*.
(4) *Harm.*, *Une Larme*, p. 94.

« Ce qui l'occupait par-dessus tout, dit-il de sa mère, c'était de tourner sans cesse mes pensées vers Dieu et de vivifier tellement ces pensées par la présence et par le sentiment continuel de Dieu dans mon âme que ma religion devînt un plaisir et ma foi un entretien avec l'*Invisible*. Notre vie était entre les mains de cette femme un *Sursum corda* perpétuel. Elle s'élevait aussi naturellement à la pensée de Dieu que la plante s'élève à l'air et à la lumière. Elle ne mêlait pas la prière à nos larmes, mais à tous les petits événements heureux qui nous survenaient. »

Le résultat d'une telle éducation fut que la présence de Dieu devint, pour cette jeune âme, aussi réelle, aussi sensible que la présence d'aucun être de chair.

« Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et *converser avec Lui* à chaque impression du jour. *Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous* (1). »

Désormais, le poète retrouvera partout devant lui ce Dieu qu'il a appris à connaître en apprenant à aimer sa mère :

« Dieu est présent, attentif à toutes les heures de notre vie. Il est toujours près de nous, regard, oreille, amour. »

L'homme va vivre, lutter, soupirer, mais la vision reflétée au fond de son âme limpide ne s'obscurcira pas.

L'œuvre du genre humain c'est de trouver son Dieu.
. . . .
C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême,
Je te cherche partout, j'espère en toi, je t'aime (2) ;
. . . .

J'ai cherché le Dieu que j'adore
Partout où l'instinct m'a conduit,
Sous les voiles d'or de l'aurore,
Chez les étoiles de la nuit,
Toujours présent à ma mémoire
Partout où se montrait sa gloire,
Il entendait monter ma voix (3).

(1) *Confidences*, IV, 9, p. 78.
(2) *Méd.*, La Prière, p. 161.
(3) *Harm.*, Pourquoi, mon âme ? p. 273.

Il se plaît surtout à le poursuivre dans la solitude. Il semble qu'il l'approche de plus près quand les hommes ne troublent pas son recueillement.

J'aime mieux la maison du pâtre, sous la neige,
Que ces palais ruinés, moins stables qu'une tente,
Où le bruit des humains couvre les bruits de Dieu (1).

Sans doute, on retrouve Dieu dans la foule, mais il est pénible de l'y dégager des obscurités, des passions, des mensonges. Si l''humanité par ses vertus atteste aussi la grandeur divine, la nature la reflète dans un miroir plus clair. L'âme du poète s'élève plus aisément vers Dieu, dans les solitudes où la nature chante l'hymne muet d'une extase éternelle:

Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans le désert (2).

L'ombre des hommes, les remous de la vie obscurcissent le miroir de l'âme. La vie en société apparaît à Lamartine comme la plus rude nécessité de notre condition imparfaite. L'homme s'avilit dans les villes et il y perd le sens du divin :

« Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines,
Ruches des nations, fourmilières humaines
Où les hommes, du ciel perdant l'impression,
S'agitent dans le trouble et la corruption...
... Et les hommes trop près des hommes sont méchants (3).

Dieu se révèle mieux dans la solitude. Là, toutes les beautés de la nature content sa gloire :

« Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion (4). »

« Dès qu'il n'y avait personne entre mes pensées et moi, Dieu s'y montrait et je m'entretenais pour ainsi dire avec lui (5). »

(1) *Recueil. poétique.* A M. Beauchesne, p. 191.
(2) *Méd.*, La Prière, p. 161.
(3) *Chute d'un Ange,* VIII° Vision (fragments de *Livre primitif*), p. 218.
(4) Avertissement de la première édition des *Harmonies*.
(5) *Prem. Médit.*, p. 103, L'Immortalité, Commentaire.

« L'homme offusque l'homme ; il se place entre notre œil et Dieu (1). »

. . . .
Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface encor vivant ses traces sur la terre...
... Il se repose en Dieu qui ne change jamais (2).

. . . .
D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ?...
... Ah ! c'est que j'ai quitté pour la paix du désert
La foule où toute paix se corrompt et se perd.
... Que faut-il, ô mon Dieu, pour nous rendre ta foi ?
Un jour dans le silence écoulé devant toi,
Regarder et sentir, et respirer et vivre,
Vivre, non de ces bruits dont l'orgueil nous enivre
Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,
De travail, de prière et de contentement.

Nulle part dans son œuvre où il a repris si souvent ce thème de la solitude conduisant à Dieu, Lamartine ne l'a exprimé avec autant de puissance que dans cet admirable, ce prodigieux *Désert*, écrit en 1856 et que l'on ne peut lire sans songer avec un regret douloureux qu'il est la seule note de cette poésie philosophique dont Lamartine rêvait d'enchanter ses dernières années, quand il ne prévoyait pas encore qu'il finirait en forçat, sous le fouet des créanciers, sa magnifique destinée.

« Si Dieu me garde des jours libres et sereins au coucher de mon soleil, je les emploierai à chercher dans la nature de plus sublimes vases pour contenir son nom (3). »

Nulle autre voix que toi, voix d'en-haut descendue,
Ne parle à ce désert muet sous l'étendue.
Qui donc en oserait troubler le grand repos ?
Pour nos balbutiements aurait-il des échos ?
Non ; le tonnerre et toi, quand le *simoun* y vole,
Vous avez seuls le droit d'y prendre la parole
Et le lion peut-être aux narines de feu

(1) *Nouv. Médit.*, p. 85, la Solitude, Commentaire.

(2) *Nouv. Médit.*, La Solitude, p. 81.

(3) *Stances*, Commentaire, *Nouv. Médit.*, p. 121.

Et Job, lion humain, quand il rugit à Dieu !

. . . .

Moi-même, de mon âme y dépouillant la rouille
Je sens que j'y grandis de ce que j'y dépouille
Et que mon esprit libre et clair comme les cieux
Y prend la solitude et la grandeur des lieux,
Tel que le nageur nu qui plonge dans les ondes
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes
Et, changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant,
Il ne souvient plus, sur ces vagues énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes,
Des sandales de cuir, entraves de ses pieds,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des couleurs convenues,
Du manteau rejeté de ses épaules nues ;
Il nage, et jusqu'au ciel par la vague emporté
Il jette à l'Océan son cri de liberté !...
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive !
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits,
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme
Roi de sa volonté, libre comme la lame (1) !

Ainsi la solitude affranchit l'homme des préjugés d'éducation et des entraves sociales : elle le transporte sur les sommets, face à face avec Dieu, comme jadis Moïse sur l'Horeb :

D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte,
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla.
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et pensant l'entrevoir à travers le mystère
Je dis au tourbillon : « O Très-Haut, si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi ! »

Et Dieu parle. Il se refuse à se matérialiser, à s'enfermer sous une forme tangible. Et son admirable réponse se termine ainsi :

(1) Le Désert, *Nouv. Médit.*, p. 219-220.

Je ne suis pas un être, ô mon Fils, je suis l'Etre.
Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur
Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !
Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre
Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un : MYSTÈRE !
. . . .

— O Mystère, lui dis-je, eh bien, sois donc ma foi.
Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres :
J'en relève mon front ébloui de ténèbres !
Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur !
A cette obscurité notre foi se mesure,
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.
Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras.
. . . .

Et je dis : « C'est bien toi, car je ne te vois pas ! »
Ainsi dans son silence et dans sa solitude,
Le désert me parlait mieux que la multitude.
O Désert ! ô grand vide où l'écho vient du ciel !
Parle à l'esprit humain, cet immense Israël !
Et moi, puissé-je au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine
Sans trouver dans le sable élevé sous ses pas,
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas,
Puissé-je avant le soir, las des Babels du doute,
Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
Dans ce morne désert converser face à face
Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
Trois prophètes muets, silences pleins de foi
Qui ne sont pas tes noms, Seigneur ! mais qui sont toi ;
Evidences d'esprit qui parlent sans paroles,
Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
Mais qui font luire, au fond de nos obscurités,
Ta substance elle-même en trois vives clartés.
Père et mère à toi seul et seul né sans ancêtres,
D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Etre
Et dans qui rentre en toi, jamais moins, toujours plus,
L'Etre au flux éternel, à l'éternel reflux !
. . . .

Et puissé-je, semblable à l'homme plein d'audace
Qui parla devant toi, mais à qui tu fis grâce,

De ton ombre couvert comme de mon linceul
Mourir seul au désert dans la foi du Grand Seul (1) !

Ce n'est pas seulement parce qu'elle éloigne l'âme du tumulte de la vie et qu'elle la purifie des souillures de la vie sociale que la solitude la rapproche de Dieu. C'est surtout parce qu'elle lui permet d'entendre clairement la voix de la nature, le chant de la création « dont le seul mot est Dieu ! »

Et toute la nature est un hymne à ton nom !

L'homme, éloigné de la foule, reprend sa place dans ce concert universel dont il doit être la voix dominante, celle dont tous les grands murmures confus des choses ne sont que l'accompagnement.

On ne l'a pas assez dit : la nature, par elle-même n'a pas d'intérêt pour Lamartine. Elle n'est qu'un langage symbolique, qui permet à nos sens imparfaits de confesser l'Etre suprême. Lamartine est un classique : il s'intéresse aux sentiments, plus qu'aux formes. Un paysage pour lui a un état d'âme, une psychologie pour ainsi parler, qui agit sur le cœur du poète, qui l'émeut et même le persuade :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Si l'on avait voulu y prêter attention et comprendre que la nature ne fut jamais pour Lamartine que ce qu'elle est pour le vicaire Savoyard, un maître à penser ou mieux, à adorer, on se serait épargné la peine que l'on a prise de lui reprocher de n'être pas artiste. Artiste ! il s'en est défendu toute sa vie, et il ne paraît que trop dans son œuvre qu'il n'y a jamais tâché.

Lamartine décrit rarement pour décrire. Il ne se soucie guère de rendre avec exactitude des couleurs ou des sons. Pourquoi ? Personne ne pensera que c'était

(1) Le Désert. — Sur Dieu dans la solitude, Cf. *Prem. Médit.*, la Solitude, p. 85. *Harm.*, Hymne du soir, p. 86 : « Seigneur, j'aimais jadis à répandre mon âme. » *Harm.*, L'Abbaye de Vallombreuse, p. 109 : L'esprit de la prière et de la solitude. *Harm.*, le Désir, p. 201. Le Solitaire, *Harm.*, p. 524. *Jocelyn*, III[e] Ep., p. 80 : « Solitude ! Un Dieu seul peut te remplir de lui. » IX[e] Ep., p. 209 : « La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur. « Etc.

par impuissance. Au reste quand il s'y amuse, il sait comme un autre poser une touche :

Nous suivions cette côte où le Vésuve fume,
Les cygnes étaient noirs, l'eau verte, le ciel bleu.
Les étoiles, ces fleurs que minuit fait éclore,
Naissaient sous notre doigt dans les jardins des cieux (1).

Nuages d'été, par une nuit limpide, planant au-dessus du golfe de Gênes :

Ce n'est plus qu'un troupeau candide
Qu'un pasteur invisible guide
Dans les plaines de l'horizon.
Sous ses pas l'azur se dévoile
Et le vent, d'étoile en étoile,
Disperse leur blanche toison.

Les Alpes, vues du lac Léman :

Plus haut, les noirs sapins mousses des précipices
Et les grands prés tachés d'éclatantes génisses.

Les exceptions sont encore bien plus nombreuses — mais enfin ce sont des exceptions. Lamartine ne cherche pas à peindre. Il est en face de la nature comme ces amoureux éthérés qui vous disent : « Quel divin sourire » — mais ne leur demandez pas si la bien-aimée est brune ou blonde. Ils n'ont pas remarqué, ils vous répondent: « C'est une âme charmante ! »

Il ne s'attache pas à reproduire les beautés de la nature parce qu'elles ne lui paraissent pas intéressantes en elles-mêmes. S'appliquer à exprimer par une épithète juste la splendeur d'une rose au soleil, lui semble une puérilité. Il rougissait un peu d'assembler des rimes : il eût rougi tout autant de combiner des teintes. Satisfaire les sens par l'illusion du réel n'est pas une tâche qui lui paraisse digne de la poésie. « Le monde extérieur », pour Lamartine, *existe* sans doute, mais il y voit moins de la matière qu'une âme spiritualisée.

La nature reste, en somme, pour lui ce qu'elle était

(1) Souvenir, *Secondes Harmonies*, p. 414.

pour les premiers mages, une sorte de langage symbolique par lequel Dieu s'exprime à l'homme.

Car l'homme n'avait pas encore dans son délire
Mis son verbe terni sur le verbe de Dieu (1) !

Il y a ainsi entre le poète et la nature, une action réciproque. La nature, « Evidence d'esprit qui parle sans paroles, » impose pour ainsi dire au poète la présence de Dieu : par un instinct secret, elle lui fait sentir que « Dieu est là ». En retour le poète prête sa voix à la nature, transpose ses murmures en langage humain. Il « met son verbe terni sur le verbe de Dieu. »

Il est naturel qu'à cette nature qui prie il prête le langage le moins matérialisé qu'il soit possible.

Le poète use de la nature comme d'un instrument de musique pour exprimer ses propres sentiments — et le son de l'instrument agit sur le poète lui-même, l'émeut et l'attendrit de piété.

L'action de la nature est de mettre l'âme du poète au diapason de l'adoration. Le chant de la nature lui donne, en quelque sorte, l'accord éternel. Et l'hymne de la poésie se mêle au chœur universel. La voix de l'homme, du reste, est la voix choisie. L'homme est le maître de chœur (2).

Ainsi la nature n'a pas d'intérêt en elle-même : elle est un moyen de Dieu pour communiquer avec les hommes sans se révéler directement et un chemin pour les hommes qui veulent monter à Dieu.

On n'attend pas que nous citions ici des exemples de cette interprétation de la nature par le poète. L'hosannah de la création remplit toute son œuvre : le chant d'adoration, de reconnaissance, d'amour, il l'a fait chanter aux collines arides de Milly, aux flots parfumés du golfe de Gênes, aux cimes des Alpes, aux cèdres du Liban ; il l'a fait murmurer aux petits oiseaux, aux sources cachées, aux insectes noyés dans

(1) *Chute*, IIIe Vision, p. 99.

(2) Cf. *Jocelyn*, « Cependant la nature est un hymne incomplet... » *Jocel.*, IV, Ep., p. 116.

un rayon de soleil. Il a épuisé tous les rythmes, tous les mouvements depuis le « *largo* » de l'Occident :

Et la mer s'apaisait comme une source écumante (1)...

jusqu'au « *scherzo* » fougueux de l'Hymne du matin :

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, flammes,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix !
Terre, exhale ton souffle ! Homme, élève ton âme,
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois !
Montez, volez à Dieu ! plus haut ! plus haut encore !
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui,
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,
Montez, il est là-haut ! — Descendez, tout est lui (2) !

Partout, dans l'œuvre de Lamartine, la nature chante la gloire de Dieu avec une abondance comme on n'en avait point connue depuis ces poèmes primitifs de l'Inde, qu'il entourait d'une si vive admiration.

Dieu ne se manifeste pas seulement dans la nature. Il est aussi en nous. Notre raison est son plus précieux ouvrage et il se reflète dans notre pensée. Ici aussi, les soucis communs de la vie journalière, les épaisses vapeurs de la matière, l'ombre des hommes peut obscurcir le miroir. Mais quand une force supérieure nous soulève au-dessus de la foule, lorsqu'un sentiment tout-puissant nous remue profondément, bouleversant l'ordonnance monotone de notre vie comme un « grand tremblement de cœur » selon une de ses images, nous pouvons nous retrouver en présence de Dieu.

La plus puissante de ces émotions est celle que produit en nous l'amour. L'élément qui constitue le vague, l'idéalisation de l'amour lamartinien, c'est cette adoration dans laquelle il semble se perdre, se noyer, s'immatérialiser. Lamartine ne peut admirer la créature sans penser au Créateur. Quand les amants ont laissé derrière eux les bruits de la vie, leur âme se mêle à la nature, mais la nature leur parle de Dieu. Ils s'enivrent

(1) *Harm.*, l'Occident.
(2) *Harm.*, Hymne du soir.

de solitude. Et quand ils sont seuls, muets, et se contemplant l'un l'autre, ils sentent, comme une aile, passer l'ombre de Dieu... Les *Amants de Montmorency,* dont Alfred de Vigny consacra la fin romantique purent s'aimer et mourir sans s'inquiéter d'autre chose que de la douceur de l'air et des derniers parfums respirés sur la terre.

Et Dieu ? Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas !

Chez Lamartine, l'amour pense à Dieu. Les amants de Saint-Cloud sont plus religieux que ceux de Montmorency :

« Raphaël ! il y a un Dieu ! — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour, lui dis-je. — L'amour, me répondit-elle en levant lentement vers le ciel les globes de ses beaux yeux mouillés... Non, je ne doute plus, continua-t-elle avec un accent où la certitude se mêlait à la joie : la source d'où peut couler dans l'âme une telle félicité, ne peut être sur la terre, cette source ne peut s'y perdre après en avoir jailli ! Il y a un Dieu, il y a un éternel amour, dont le nôtre n'est qu'une goutte... Raphaël ! ce n'est plus vous que j'aime, ce n'est plus moi que vous aimez, c'est Dieu que nous adorons désormais l'un et l'autre, vous à travers moi, moi à travers vous !... Périssent, ajouta-t-elle avec plus d'ardeur, de regard et d'accent, périssent les vains noms que nous avons jusqu'ici donné à nos entraînements l'un pour l'autre ! Il n'y en a plus qu'un qui l'exprime, c'est celui qui vient enfin de se révéler à mes yeux ! Dieu ! Dieu ! Dieu !...»

« Nous descendîmes à pas lents la rampe de Saint-Cloud pour rentrer dans le bruit de Paris. Mais elle y rentrait avec la foi et le sentiment de Dieu trouvés enfin dans son cœur et moi avec la joie de lui savoir au cœur cette lumineuse mine intérieure de consolation, d'espérance et de paix (1) ! »

C'est cette même ascension de l'âme jusqu'à Dieu par les degrés de l'amour humain que chante l'*Immortalité*.

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour...

(1) *Raphaël,* LXXXVIII, p. 192.

Sur l'aile du désir loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres à longs plis descendant des montagnes
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes —
Mais bientôt s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit
Nous rendant les objets voilés à notre vue
De ses molles lueurs revêtait l'étendue...
Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
Dieu caché, des astres, la nature est ton temple...
Et cependant, ô Dieu, accablé sous sa loi
Cet esprit abattu s'élance encore à toi
Et sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître !
Tu disais et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet Etre inconnu qu'attestaient nos désirs,
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil et le ciel son séjour (1).

Ainsi l'amour humain aux plus hauts sommets de son exaltation, gémit encore sur sa misère, soupire vers l'être parfait et infini, de toute l'ardeur de son désir meurtri aux imperfections de la terre.

Les sensations de force et de joie inclinent vers Dieu le cœur du poète mieux que ne fait la douleur. Lorsque son esprit défaille sous l'angoisse délicieuse du bonheur, l'appel vers l'infini lui vient spontanément aux lèvres, alors, il lui faut :

Crier de bonheur vers la nature et Dieu (2) !
. . . .
Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant ;

(1) Cf. aussi : *Harmonies,* le Premier Regret, p. 336. Mais le sentiment, dans l'amour de Graziella est toujours resté beaucoup plus sensuel que dans l'amour d'Elvire.

(2) *Jocelyn,* p. 116, IVe Ep.

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur,

Quand tout chante, ou gazouille, ou roucoule, ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir
Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir,

Quand je sens qu'un soupir dans mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor
Que ma vie userait le temps, que ma pensée,
En remplissant le ciel, déborderait encore :

Jéhovah ! Jéhovah ! ton nom seul me soulage...

La souffrance, au contraire le rejette dans son premier moment vers le doute et le désespoir :

« Il y a des âmes chez lesquelles la piété est un fruit des larmes, il y en a d'autres chez lesquelles l'adoration est un parfum d'été qui s'exhale dans les rayons de joie. Je suis de ces derniers. La douleur me crispe et me rend silencieux et stérile. Le bonheur me féconde et m'invite à me répandre en reconnaissance et en cantiques. »

C'est vrai, mais exagéré. Nous verrons dans le chapitre suivant que Lamartine sait fort bien utiliser les leçons de la douleur. Constatons seulement ici que la douleur comme la joie est pour lui non un accident du destin, mais une action de Dieu sur l'âme :

La nature a deux chants, de bonheur, de tristesse.
Qu'elle rend tour à tour ainsi que notre cœur.
Au premier, au second, le ciel répond : *Adore,*
Et de l'hymne éternel le mot unique est Dieu (1).

Dieu, enfin se manifeste aussi dans la marche des sociétés. Il est plus difficile de l'y discerner au travers des agitations des hommes ; cependant là aussi il est éternellement présent :

(1) Impressions du matin et du soir, *Harm.*, p. 158.

« Mon opinion politique se borne au commencement du *Credo* : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant. » Je crois que tout est soumis dans l'univers physique et moral à une toute-puissante Providence que je nomme quelquefois fatalité : elle nous perd et nous sauve par des moyens que nous ne prévoyons jamais parce qu'ils sont au-dessus de notre prévoyance (1) ».

« Dieu se cache dans le détail des choses humaines mais il se dévoile dans l'ensemble. Aucun homme sensé n'a jamais nié que les grands événements qui composent la vie historique de l'humanité ne fussent reliés et coordonnés secrètement par un fil invisible suspendu à la main toute-puissante du souverain ordonnateur des mondes pour les faire concourir à un dessein ou à un plan... Comment celui qui a donné la pensée à sa créature serait-il lui-même sans pensée (2) ?

« C'est toujours Dieu que l'homme cherche, même à son insu dans les grands efforts de son activité instructive. Toute civilisation se résout en adoration (3) ».

C'est parce que Dieu est le dispensateur de la joie comme de la douleur que nous sommes tenus à la reconnaissance et à la résignation. C'est parce que Dieu est le maître des peuples et le but du progrès de l'humanité que nous devons nous mêler à la vie publique et travailler au triomphe de la cause divine parmi les hommes.

Ainsi Dieu remplit l'univers : la nature le reflète et l'annonce, l'homme solitaire entend sa voix secrète, s'élance vers lui par les degrés de l'amour, de la joie ou de la douleur et les peuples, conduits par Lui, marchent vers Lui. Le poète, ayant cherché Dieu, l'a trouvé partout :

Qu'on tremble sous ta main ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi (4) !

(1) *Correspondance*, t. II, CLXXIV, à M[lle] de C., 4 mars 1819.

(2) *Vie de quelques hommes illustres*, t. II, p. 199.

(3) Avertissement à la première édition de la *Chute d'un Ange*, 1[er] mai 1838, p. 3.

(4) Le Désespoir, *Premières Méditations*, p. 109.

II

Le problème du Mal. — Utilité de la souffrance. La Prière.

Une telle conception de l'univers peut entraîner une âme inquiète ou craintive jusqu'à l'ascétisme le plus pétrifié : assiégé de toute part par Dieu, submergé de mystère, l'homme se prosterne, tremblant d'effroi, immobile entre deux infinis.

Au contraire, selon la pensée de Lamartine, cette continuelle présence de Dieu doit aider l'homme à être heureux et à épanouir sa vie. C'est que ce Dieu est bon. S'il se penche sans cesse vers l'homme, ce n'est point en inquisiteur, mais en Père attentif : « regard, oreille, *amour* ».

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre ton cœur (1).

Et quand les consolations des amis terrestres sont impuissantes, Dieu console mieux qu'ils ne savent le faire :

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un crêpe noir
Et n'attend plus rien de la terre
Veuve de son premier espoir
. . . .

(1) *Harm.*, Une Larme, p. 91.

Quand l'homme faible et qui redoute
La contagion du malheur
Nous laisse seul sur notre route
Face à face avec la douleur.
. . . .
C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon cœur,
Et que ta main, mon Dieu, soulève
Le poids glacé de ma douleur (1)...
. . . .

« Quoiqu'on me dise panthéiste, personne ne croit plus ferme qu'il y a un Dieu et que nous sommes des cirons qu'il daigne aimer et régir comme des enfants (2). »

Le tailleur de pierres de Saint-Point donne ses raisons pour croire à la bonté de Dieu :

« *Moi.* — Comment savez-vous que Dieu est bon ?

« *Lui.* — Parce que nous aimons ce qui est bon et que si Dieu n'était pas bon, nous ne pourrions pas nous empêcher de le haïr. Or je vous demande un peu, à vous, Monsieur... ce que serait une création où la créature ne pourrait s'empêcher de haïr son créateur. Ce serait un contresens. La créature aimerait par nature le bon, et le créateur qui l'aurait faite pour remonter à lui et pour l'aimer serait le mal ?... On ne s'y arrête seulement pas, excepté un moment quand on souffre trop, qu'on perd la justice et l'espérance en Lui (3). »

Cependant le mal existe ? Sans doute, mais c'est injustement que nous en reportons à Dieu la responsabilité. Dieu n'a pas créé le mal. Il a créé seulement la liberté et c'est l'homme déchu qui par son péché a donné naissance au mal.

Au jour où l'homme enfant ne faisait que d'éclore...
... Ses fils, plus tard, quand les ombres s'accrurent,
Par le doute aveuglés se trompèrent et crurent
Que l'immortalité qu'il avait par la foi
L'heureux enfant d'Eden la possédait de soi...
. . . .
De deux mondes ainsi rapprochant la limite

(1) *Harm.*, Une Larme ou *Consolation*, p. 91.
(2) C., III, p. 461.
(3) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, p. 52.

Aux deux extrémités l'homme touche à la fois
Et de ses deux destins subit les doubles lois.

. . . .

Deux natures ainsi combattant dans son cœur,
Lui-même est l'instrument de sa propre grandeur ;
Libre quand il descend, et libre quand il monte,
Sa noble liberté fait sa gloire ou sa honte.

. . . .

La liberté nous porte entre ce double abîme
De bien pour la vertu, et de mal pour le crime (1).

Mais cette œuvre mauvaise de l'homme, le péché, est périssable comme lui : finalement, ce mal transitoire qu'il ébauche, rentre dans l'harmonie universelle. « Dieu se cache dans l'ensemble des choses humaines, mais il se dévoile dans l'ensemble. » — L'homme pèche et fausse l'ordre divin mais Dieu le redresse. Le mal n'est pas une réalité pour Dieu :

... « Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon. »
— Arrête, orgueilleuse pensée,
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ta loi !
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste,
J'ai l'éternité devant moi (2) !

Le mal n'est qu'une question de niveau — quand on étudie l'univers *sub specie æternitatis,* en cherchant à emprunter le regard de Dieu, le mal disparaît dans l'harmonie universelle :

Tout est bien, tout est bon, tout est grand, à sa place (3).
Le sage en sa pensée a dit un jour : Pourquoi
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?
Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute ?
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte ?
Est-il donc, ô douleur ! deux axes dans les cieux
Deux âmes dans mon sein, en Jehovah deux dieux ?

(1) *La Chute d'un Ange,* VIIIe Vision, p. 212.

(2) La Providence à l'homme. *Prem. Méd.*, p. 116.

(3) L'Homme. *Prem. Méd.*, p. 79.

Or l'esprit du Seigneur qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit ; et l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin,
Et complétant les temps qui ne sont pas encore
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore,
« Regarde », lui dit-il ; et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie
Se fondit ; *par le tout il comprit la partie,*
La fin justifia la voie et le moyen,
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien,
La matière où la mort germe dans la souffrance
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Un mode d'existence à l'autre contrasté
Où la nature lutte avec la volonté
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend pour monter plus haut son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas (1).

Le mal n'est donc pas une réalité créée par Dieu, mais une apparence présentée à l'homme pour l'éprouver. Ce passage est le commentaire lyrique de la parole citée plus haut : « Dieu se cache dans le détail des choses humaines, mais il se dévoile dans l'ensemble. »

Si le mal n'existe pas au regard de Dieu, la souffrance n'en est pas moins réelle pour l'homme. Comment un Dieu bon peut-il faire souffrir sa créature ? La souffrance, répond le poète, est juste — parce que l'homme l'a méritée par le péché.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux (2).

. . . .

« Pourquoi suis-je né ?
Pourquoi ? pour mériter, pour expier peut-être,
Et puisque tu naquis, il était bon de naître (3).

(1) *Chute d'un Ange*, p. 203, VIII° Vision.

(2) L'Homme. *Prem. Méd.*, p. 79.

(3) Première version de l'*Immortalité* (*Poésies inédites*, p. 323).

. . . .
Souffrir pour expier est le destin de l'âme ;
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux,
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice.

L'immense poème épique dont *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange* ne sont que des épisodes, *les Visions,* devait avoir pour point de départ une *chute d'ange* symbolisant la faute originelle de l'homme :

« Il (Cédar, le héros) était avant la création de la terre... Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Eve, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle, il souhaite être homme et de la posséder même au prix de la mort. Dieu lui accorde dans sa colère l'objet de ses vœux ; il le fait homme mais le condamne à perdre l'objet de son amour *et à ne le rejoindre au ciel que lorsqu'il aurait été purifié* par plusieurs vies et plusieurs morts successives (1). »

Et dans le poème, l'arrêt rendu par le ciel au moment où Cédar se transforme en homme marque bien le sens purificateur des épreuves qu'il va subir.

« Tombe, tombe à jamais, créature éclipsée...
Savoure jusqu'au sang le bonheur des humains ;
Tu déchires ta gloire avec tes propres mains ;
. . . .
Au lieu d'une ici-bas, tu subiras cent morts.
. . . .
Tant que tu n'auras pas racheté goutte à goutte
Cette immortalité qu'une femme te coûte (2) ! »

Ainsi la douleur qui est juste, est aussi bienfaisante puisqu'elle est non l'inutile torture dont un Dieu féroce amuserait son caprice, mais l'épreuve purifiante. La souffrance est la route pénible et rude sans doute, mais qui ramène à Dieu l'homme « tombé des cieux ».

Esprits dégénérés, ces jours sont une épreuve
Non pour la vérité toujours vivante et neuve,
Mais pour vous que la peine invite au repentir.

(1) Plan des Visions. Lettre à Virieu, 12 décembre 1823, C., II, p. 235.
(2) *Chute d'un Ange*, IIe Vision, p. 68.

A vrai dire, Lamartine a quelquefois trouvé que l'épreuve était trop dure. Nous avons déjà vu que la souffrance ne le poussait pas toujours vers la piété. L'insuffisance de l'éducation donnée à ses enfants par Mme de Lamartine se découvre ici. « Elle ne mêlait pas la prière à nos larmes mais à tous les petits événements heureux qui nous survenaient (1). » Aussi quand c'est la douleur qui survient, la prière se tait quelquefois. Cependant, il faut reconnaître que ses révoltes, si elles sont vives, sont rares et courtes. Il a regretté le *Désespoir* aussitôt après l'avoir composé :

« L'*Ode au malheur*, écrit-il à Virieu, en décembre 1818, est trop impie pour les yeux vulgaires, car elle ne l'était pas dans mon idée : ce n'est qu'une interrogation du désespoir, une vue de l'univers prise du mauvais côté. Cela m'a cependant arrêté, car croyant à la Providence, il aurait été doublement mal à moi d'en faire douter les autres. »

Et non content d'avoir écrit en expiation la réponse : *la Providence à l'Homme,* il glissa une amende honorable dans la méditation *A Byron :*

Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai... Je me repens, gloire au Maître suprême ! (2)

Au cours d'une longue vie aux contrastes violents, si souvent rejeté de la plus éclatante fortune aux pires déchirements du cœur et jusqu'à la gêne la plus humiliante, la souffrance ne lui arracha que ce fougueux blasphème dans sa jeunesse et quelques plaintes peut-être trop amères pendant sa lugubre vieillesse. A chaque pas dans sa correspondance, on trouve des actes de confiance en Dieu. Et même pendant cette affreuse agonie de vingt années, quand tout s'écroulait autour de lui, son œuvre politique, sa famille, sa fortune, son génie, quand la vie n'était plus pour lui qu'une prison pour dettes dont la seule fenêtre ouvrait sur le ciel, il trouvait encore un sourire pour embellir sa souffrance : « La Providence

(1) *Confidences*, IV, p. 81.
(2) *Prem. Méd.*, l'Homme, p. 81.

n'est pas couchée ! » murmurait-il doucement. Et faisant un retour sévère sur sa vie passée, il se frappait la poitrine, justifiant Dieu devant sa conscience. Il s'accusait, non sans candeur, d'avoir été coupable en se laissant entraîner, pendant la célèbre campagne des banquets qui se termina par la révolution, à entretenir dans le pays une agitation dont il ne pouvait prévoir les conséquences : « Cette faute politique, je ne me la suis jamais pardonnée pour mériter que le Juge suprême (qui n'est pas l'homme) me la pardonne. J'en aurai mérité le châtiment ici-bas, *je n'aurai pas protesté contre la peine et j'ai toujours considéré les angoisses et les humiliations qui assiègent depuis dix ans le soir de mon existence comme une juste expiation* d'une de ces témérités d'esprit par lesquelles l'homme le mieux intentionné ne doit jamais, selon l'expression des moralistes religieux, tenter la Providence quand il s'agit du sort et du sang des peuples (1). »

Ainsi le mouvement de révolte, quand il se produit, n'est jamais prolongé :

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit dans la main du passant,
Mon cœur revient à Dieu plus docile et plus tendre
Et de ses châtiments perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose plus faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir (2).

. . . .

« La douleur, le doute, le désespoir ne purent jamais briser l'élasticité de mon cœur souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. Voilà pourquoi je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation (3). »

(1) *Corr.*, LXXX, 13. Que l'on ne voie pas dans cet aveu une condamnation de la révolution de 1848. Il a, dans la pensée de Lamartine, un sens beaucoup plus restreint.

(2) Consolation, *Nouv. Prem. Méd.*, p. 87.

(3) L'immortalité. Commentaire. *Prem. Méd.*, p. 105.

Le plus souvent, il a su acccepter la douleur avec résignation et la bénir pour sa puissance rédemptrice.

« Ta douleur est méritée ou ta douleur est méritoire, accepte-la de la main de Dieu comme une expiation, ou accomplis-la sous les yeux de Dieu comme une épreuve. Ton juge sera ton consolateur, ton éternité compensera ta minute. Souffre pour justifier ta race coupable ou souffre pour conquérir ta propre félicité, et dans l'une et l'autre hypothèse, bénis ! (1) »

. . . .

Gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler et l'homme pour souffrir !
Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître,
Moi seul, se découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté.
... J'adore en mes destins la sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même.
Gloire à toi ! Gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi (2) !

. . . .

Tu fais l'homme, ô Douleur, oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or et la flamme l'acier.
... Qui ne t'a pas connu ne sait rien d'ici-bas.
... Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie,
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin.
... Il n'y sait point combattre avec son propre cœur
Le combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Elever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,
Et dans ses désespoirs dont Dieu seul est témoin
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin.
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé,
Toi devant qui ce cœur s'est tant de fois brisé,
Reçois, Dieu trois fois saint, cet encens dont tout fume !
Oui, c'est le seul bûcher que la terre t'allume,
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens :
Quand l'autel est souillé, la douleur est l'encens (3) !

(1) *Cours*, Entretien III.

(2) *Prem. Méd.*, l'Homme, p. 85.

(3) Hymne à la douleur, *Harm.*, p. 161.

. . . .
Souffrir pour expier est le destin de l'âme,
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux.
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux,
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice.
Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice.
Sur ce rocher sanglant où l'arbre fut planté,
Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité,
Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère
Après avoir parlé voulut quitter la terre,
Il ne couronna pas son front pâle et souffrant
Des roses que Platon respirait en mourant.
Il ne fit point descendre une échelle de flamme
Pour monter triomphant par les degrés de l'âme :
Son échelle céleste, à lui, fut une croix,
Et son dernier soupir, et sa dernière voix
Une plainte à son Père, un « pourquoi » sans réponse (1) !

La douleur n'est donc qu'une voie détournée par où la bonté de Dieu vient au secours de l'homme. La confiance dans la Providence n'en doit pas être ébranlée. Et puisque ce Dieu nous aime et qu'il est tout-puissant, il est logique que nous lui adressions des prières. Nous avons déjà eu occasion de le dire, l'œuvre de Lamartine n'est qu'une immense prière. Quelque variée qu'elle soit, il serait cependant aisé de la ramener à la prière évangélique.

« Je savais, dit le tailleur de pierres, la prière que ma mère m'avait apprise par cœur quand j'étais petit, la prière de Jésus-Christ qu'il laissa aux hommes comme une langue, qu'on entendait là-haut... Il y a à peu près là tout ce qu'on peut demander (2). »

Elle est tout entière dominée par l'idée chrétienne de la *paternité* de Dieu : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

O Père qu'adore mon père (3).
. . . .
O douce Providence, ô mère de famille (4).

(1) Novissima Verba, *Harm.*, p. 358.
(2) *Taill. de pierres*, p. 150.
(3) Hymne de l'Enfant. *Harm.*, p. 79.
(4) La Vigne et la maison, p. 292.

. . . .
Enseignez à l'enfant le nom du Père au ciel,
Comme on met sur leur lèvre une goutte de miel,
Pour qu'ils goûtent, sortant du ventre de leur mère,
Quelque chose de doux avant la vie amère (1).

« Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante » n'y apparaît que rarement. Les deux propositions : « que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive » — donnent à peu près la substance de toutes les pièces des *Harmonies* où le poète fait parler la nature.

« Que votre volonté soit faite » forme le fond de toutes les pièces où le poète parle en son nom. Quelque abondante, quelque personnelle qu'elle soit, la prière de Lamartine reste toujours très générale, pour tous les hommes, dans tous les temps. Elle ne se complique pas de dévotions spéciales. Bien que toujours profondément imprégnée de christianisme, elle ne se revêt jamais des formes particulières à telle ou telle confession déterminée.

Dans la vie de Lamartine, dans ses lettres intimes, la prière tient une place aussi considérable que dans son œuvre. A chaque pas il demande à Dieu lumière ou consolation.

« Je ne me console qu'en priant Dieu, comme un aveugle qui parle à quelqu'un qu'il ne voit pas (2). »

« Élevons les mains d'où vient le secours, car le secours n'est pas ici (3). »

Il semble avoir une prédilection marquée pour la prière en commun qu'il avait pratiquée dans son enfance dans la maison paternelle.

Comme aux jours de Rachel, la prière rustique
Rassemble devant Dieu la tribu domestique (4)...

Entre chaque soleil, bénissez-le trois fois,
Rassemblez-vous plusieurs et confondez vos voix,

(1) *Le Chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, p. 206.
(2) *Corr.*, t. IV, p. 97.
(3) *Corr.*, t. III, p. 202.
(4) *Harm.*, Bénéd. de Dieu dans la solitude, p. 70.

Non pour que cette voix par le nombre grossie
Aille frapper plus fort son oreille endurcie,
Mais pour que vous soyez l'un à l'autre en exemple
Que l'adoration de tous brûle en chacun,
Que vous fondiez en lui vos âmes en commun (1)...

Cependant il n'est pas exclusif. Il comprend et il aime toutes les autres formes d'oraison. Il a écrit la prière de l'enfant, celle du tailleur de pierres et cette sublime prière de la servante, que l'on connaît si peu et qui semble pourtant si bien faite, dans sa naïveté, pour attendrir le cœur d'un Dieu. C'est la prière de la charité fraternelle :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant en ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes obligées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

« Nous sommes de toutes les maisons et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres et le bien que nous avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous ! Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt et nous n'avons pas le droit d'être en deuil ! Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans

(1) *Chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, p. 207.

être reçus : voilà le sort des servantes devant vous ! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état, et après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du Maître parfait (1) ! »

Nous reconnaissons bien dans cette prière l'accent que l'homme peut prendre pour parler à un Dieu qui est « toujours présent, regard, oreille, *amour* ». Le tailleur de pierres n'est pas moins accoutumé à remplir toute sa vie de prières :

« Non, Monsieur, jamais je ne m'ennuie. Est-ce qu'on peut s'ennuyer dans la compagnie de Celui qui sait tout, qui dit tout, qui écoute tout ce que nous avons à lui dire et qui ne se fatigue jamais de nous entendre et de nous répondre dans son cœur (2) ? »

. . . .

« L'homme est comme un enfant qu'on berce en chantant avec des paroles qu'il ne comprend pas et qui sourit après avoir pleuré. »

« Je m'habituai ainsi à prier sans fin (3). »

Claude des Huttes est très convaincu de l'efficacité de sa prière. Si elle ne change pas l'ordonnance du plan divin, au moins transforme-t-elle l'âme de l'homme qui prie et sa propre volonté. Il compare Dieu à « l'architecte d'un dôme de fer qui laisse du jeu entre les matériaux de sa charpente », et l'image, à vrai dire, n'explique pas bien clairement l'effet de la prière sur la volonté divine. Ce qui précède est plus précis :

« Je crois que le bon Dieu en nous créant pour faire sa volonté a prévu que nous aurions besoin de ceci, de cela et qu'il a donné à ses pauvres créatures comme nous l'instinct de lui demander ce que nous désirons, ne fût-ce que pour nous maintenir en adoration, en désir et en reconnaissance perpétuellement devant Lui. Il fait ce qu'il veut ; mais nous autres, nous faisons ce qu'il nous inspire en le priant. »

(1) *Geneviève, Hist. d'une servante,* CXXIII, p. 221.

(2) *Tailleur de pierres,* p. 47.

(3) *Tailleur de pierres,* p. 117-118.

Rassuré sur le problème du mal par une philosophie qui en rejette sur la créature toute la responsabilité, résigné à accepter la douleur parce qu'elle n'est pour lui qu'une épreuve méritée, l'homme satisfait par la prière son amour pour Dieu. Il est en paix avec le Ciel ; il lui reste encore à se mettre en paix avec la terre, c'est-à-dire avec les autres hommes.

III

La Charité. — Le Pardon des injures.

Lamartine a toujours manifesté, non sans quelque violence parfois, une vive répulsion pour le mysticisme contemplatif qui s'isole du monde. Pour lui, la solitude est un repos exquis et bienfaisant de l'âme lassée de la vie.

« J'ai trop vu, trop aimé, trop senti dans ma vie (1)... »

Elle ne doit pas être l'abri, le port où l'on trouve avant la mort un calme qui n'appartient pas à la terre, la tour où nous nous enfermons pour ne plus entendre les voix étrangères ou souffrir des peines d'autrui. Il ne suffit pas d'adorer Dieu, délicieusement, à travers

(1) *Le Vallon.*

les magnificences de la nature, il faut l'aimer plus durement dans les hommes. A cette condition seulement, nous comprendrons le sens de notre vie et nous pourrons participer à la pensée des autres : « Tant qu'on n'aime pas », disait-il avec profondeur, « on ne comprend pas (1). »

Comment cette âme débordante d'amour et qui rêva toujours d'éveiller un tressaillement de tendresse jusque dans les choses les plus humbles et les plus alourdies de matière n'aurait-elle pas été largement ouverte à l'amour fraternel ?

J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin,
Je touche avec amour leurs branches de la main ;
Comme de vieux amis de cœur je les aborde,
Car dans l'isolement, mon âme qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment.
Et si Dieu réduisait les plantes en poussière,
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre (2).

Pour vivre pleinement, il faut beaucoup aimer :

« Ce monde est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents. »

Il suffit, d'ailleurs, pour être aimé, de le mériter :

« Montrons une large sympathie si nous voulons exiger qu'on en ait plus bas pour nous. La maladie du pauvre, c'est l'envie ; la maladie du riche, c'est son stupide égoïsme. Je ne sais, en vérité, jusqu'où il ne va pas ; cet égoïsme mal entendu le perdra, c'est le pire des choléras. Je me révolte contre l'humaine engeance quand je vois de braves gens, de cent à cinq cent mille livres de rente, souscrire à Paris, bravement, pour cinquante ou cent francs, prix d'une loge aux Italiens, d'un soir, et cela, pendant que la mort plane au-dessus et au-dessous d'eux et décime l'hu-

(1) *Confidences*, II, p. 19.
(2) *Jocelyn*, Neuvième Epoque, p. 215.

manité. Oh ! que je voudrais que la misanthropie ne fût pas un vice ! Il y a de quoi en avoir (1) !... »

Les personnages dans lesquels il a mis le plus de son cœur se plaisent à la charité. Jocelyn donne les planches de son lit pour faire un cercueil au colporteur juif. Le tailleur de pierres donne son travail à ceux qui n'ont pas d'argent pour payer un ouvrier. Est-il besoin de redire, pour couvrir le dernier écho de basses calomnies, combien la main prodigue du poète fut toujours largement ouverte aux misérables ? Jamais les embarras financiers les plus angoissants ne purent arrêter le flot de ses aumônes :

L'or pur que, sous ses pas semait sa main prospère,
N'a point payé la vigne ou le champ du potier,
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier.
Elle sait où du ciel ce divin trésor tombe.
Tu peux, sans le ternir, me reprocher cet or !
D'autres voix, un jour, te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor (2).

Il a tenu parole. Il a souffert en silence les pires insinuations sans jamais invoquer la glorieuse excuse de sa ruine. On ne l'a proclamée que sur sa tombe.

« Le génie comporte un laisser-aller, mais en même temps une charité, une générosité sans bornes, qui sera, je l'espère, reçue en balance par Dieu et même par les hommes qui le connaissent et qui l'aiment (3). »

Voici, racontée par un de ceux qui l'ont le plus intimement connu dans les dernières années, Ch. Alexandre, une des promenades que Lamartine faisait chaque soir. Cela se passe en 1851, Lamartine est tombé du pou-

(1) A Virieu, *Corr.*, III, p. 274.

(2) Réponse à Nemésis, *Recueil Poét.*, p. 321.

(3) Lettre de Mme de Lamartine, 1851, citée par ALEXANDRE : *Souvenirs sur Lamartine*, p. 330.

voir. Il disait lui-même : « Mon cher Alexandre, je n'ai plus que des toiles d'araignées dans ma caisse ! »

« Un de ces jours, il a descendu l'avenue, et en face, de l'autre côté de la route, il est entré seul dans une maison, en m'arrêtant sur le seuil. J'ai regardé pourtant. Il est entré dans la chambre, s'est approché d'un lit où reposait une pauvre vieille femme malade. Il a retiré un rouleau de sa poche, et en le cachant l'a remis sous le chevet de la pauvre vieille. Puis il est sorti, la figure rayonnante de bonheur. Chaque jour, il lui faisait porter du bouillon et à bien d'autres les aliments du château. Il enlevait au service les enfants des vignerons et payait leurs remplaçants. Aux vigneronnes qui apportaient des paniers de gaufres, il donnait vingt francs. C'était un prodigue de charité, il était le bon Samaritain du pays (1). »

Et ailleurs :

« Le dimanche coûtait cher à la générosité du maître. Il préparait de l'or posé sur sa cheminée, et l'or était vite épuisé par la largesse de ses dons de secours. Il avait l'âme et la main royales (2). »

A une époque où l'argent était rare chez lui, Lamartine économisait pour s'acheter une voiture qu'il désirait. Il se montrait très fier d'avoir déjà mille francs. Mais une pauvre femme, très malheureuse, vint implorer sa charité. Après une courte hésitation, le poète ouvrit le tiroir aux économies et en tira le billet bleu en disant d'un ton résigné : « La voiture attendra. »

Un poète famélique le visita un jour et lui demanda conseil pour la publication de ses vers. Lamartine, gravement, l'engagea à les éditer par souscription. Le pauvre diable crut qu'il se moquait. « Point du tout, c'est très facile. Tenez, vous prenez une liste, vous m'inscrivez en tête : M. de Lamartine, deux cents francs, puis vous allez chez les personnes que je vais vous indiquer

(1) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 287.

(2) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 261.

en leur annonçant que je vous fais une préface. »

Le solliciteur se confond en remerciements et se dirige vers la porte emportant deux cents francs, la promesse d'une préface et des recommandations. Dans l'antichambre, Lamartine s'aperçoit que son protégé n'est vêtu que d'un habit trop mince pour la rigueur de la saison. Il décroche du mur son propre manteau et le lui jette sur les épaules :

« Vous oubliez votre manteau.

— « Mais, monsieur, il n'est pas à moi...

— « Pardon, dit Lamartine, il doit être à vous, puisqu'il n'est *plus* à moi ? »

Et d'un geste amical, il le poussa dehors.

Mais l'aumône n'est que la forme la plus aisée de la charité. Il ne suffit pas d'aider les malheureux, il faut aimer nos ennemis et si parfois « l'aumône est une volupté (1) », le pardon est toujours un sacrifice. Lamartine a su pratiquer noblement l'oubli des injures. Quel beau son, quel son chrétien rend sa réponse aux basses insultes d'un pamphlétaire politique ?

Un jour de nobles pleurs laveront ce délire,
Et sa main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de sa lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
Car mon âme est un feu qui brûle et qui consume
Ce qu'on jette pour la ternir (2) !

Sans doute, il y a quelque hauteur dans l'accent — mais qui ne comprendrait, en lisant ces vers, qu'il n'y a jamais de bassesse à savoir pardonner ? Le Christ enseignait à ses disciples à ne pas rejeter sur les hommes aveuglés, la responsabilité de leurs fautes dont Dieu seul est juge : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Lamartine, aux jours

(1) *Secondes Harmonies poétiques.* Pour une quête, p. 413.

(2) Réponse à Nemésis. *Harm.*, p. 327.

malheureux de sa vieillesse, se montra disciple fidèle :

« Je compte une à une, en les sentant toutes, mais sans en maudire aucune, les pierres de ma propre lapidation. Je n'accuse pas les hommes ; non, c'est injustice ou sottise. J'ai trouvé les hommes bons et le sort cruel, voilà le vrai (1). »

En retour du pardon que le ciel nous accorde.
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde.
. . . .
Ce monde vit de grâce et non pas de justice (2).

« Il faut souffrir et se taire jusqu'au terme. J'en ai peut-être fait souffrir d'autres. Il faut même pardonner pour être pardonné soi-même (3), » écrivait-il déjà à Virieu, en 1818, dans une des périodes mélancoliques de sa jeunesse. Il était malade, et découragé de l'échec de sa tragédie de *Saül*, sa plus chère espérance. Toute sa vie il pardonna, pour rester fidèle à un optimisme qui lui semblait la nécessaire conséquence de la confiance en Dieu :

« J'ai peu rencontré de méchants sur ma route, j'ai vécu dans une atmosphère de bonté, de génie, de générosité, d'amour et de vertu, et je ne me souviens que des bons. J'oublie sans effort les autres... à quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer ou à consoler le cœur (4). »

Il savait au contraire garder la mémoire des bienfaits, et leur souvenir l'aidait à se montrer généreux. Le jeune duc de Broglie, dont la mère avait accueilli Lamartine avant la gloire, l'attaqua plus tard violemment par passion politique. Voici la leçon de dignité qu'il reçut du poète :

(1) *Cours familier*. Entretiens XXXVIII.
(2) Chute d'un Ange, 8e Vis., p. 221.
(3) *Corresp.*, I, CLXII, à Virieu, 13 nov. 1818.
(4) Lettre à Guichard, servant de préface aux *Confidences*, p. 15.

« Le seuil qui vous fut ouvert une fois, doit rester sacré toujours. Je n'ai pas cessé de porter reconnaissance et regret à ce nom et quand, ces derniers temps, le fils m'a coudoyé d'un mot injurieux ou inique dans un de ses écrits, j'ai lu l'injure et je me suis tu. Dans le fils je n'ai vu que le père et la mère. « Tu peux frapper tant que tu « voudras, au visage ou au cœur, » me suis-je dit en lisant le nom de ce jeune écrivain au bas de la page, « je ne « me défendrai pas contre toi. Tu n'es pas un homme pour « moi, tu es un respect et une reconnaissance. Je ne vio- « lerai pas pour me défendre la vénération que je porte à « ton nom (1). »

Une seule fois, à Florence, en 1826 ayant été gravement insulté à propos d'un passage de *Childe Harold* par le colonel Pepe, Lamartine se crut obligé, par sa situation diplomatique, d'accepter une rencontre à l'épée. Il y apporta d'ailleurs des sentiments qui ne ressemblent guère à l'ardeur de la vengeance :

« Si j'ai cru pouvoir exposer ma vie, je n'ai jamais pensé que celle de mon adversaire m'appartînt (2). »

L'affaire terminée, il prit lui-même très chaleureusement la défense de son agresseur, qui devint son ami et qu'il reçut, longtemps après, à Paris dans la plus cordiale intimité.

S'il est pénible d'oublier les injures qui s'adressent directement à nous, il semble qu'il soit plus difficile encore de pardonner les négations ou les attaques contre ce que nous considérons comme la vérité. Nous supportons plus aisément ceux qui nous insultent, que ceux qui ne pensent pas comme nous. La charité de bourse est assez commune, la charité de cœur est rare, la charité d'esprit est plus rare encore. — Cette charité de l'esprit, la tolérance, Lamartine l'a inlassablement servie et défendue. La pièce *Aux chrétiens dans les*

(1) *Cours familier*, tome II. Entretien x.

(2) Lettre au duc de Montmorency. *Corr.*, II, CCCLVIII, p. 326.

temps d'épreuves (août 1826), est un plaidoyer ému en sa faveur :

Arrêtez, insensés, et rentrez dans votre âme !
« Ce zèle dont mon nom vous enflamme
Vient-il, dit le Seigneur, ou de vous, ou de moi ?
Répondez. Est-ce moi que la vengeance honore,
Ou n'est-ce pas plutôt l'homme que l'homme abhorre
Sous cette ombre de foi ? »

. . . .

Quoi ! nous a t-il promis un éternel empire,
Nous disciples d'un Dieu qui sur la croix expire,
Nous, à qui notre Christ n'a légué que son nom,
Son nom, et le mépris, son nom, et les injures,
L'indigence et l'exil, la mort et les tortures,
Et surtout le pardon ?

Sommes-nous donc pareils au peuple déicide
Qui dans l'aveuglement de son orgueil stupide,
Du sang de son Sauveur teignit Jérusalem,
Prit l'empire du ciel pour l'empire du monde
Et dit en blasphémant : « Que ton sang nous inonde,
O roi de Bethléem ! »

. . . .

Ah ! nous n'avons que trop aux maîtres de la terre
Emprunté, pour régner, leur puissance adultère,
Et dans la cause enfin du Dieu saint et jaloux
Mêlé la voix humaine avec la voix divine,
Jusqu'à ce que Judas confondît dans sa haine
La tyrannie et nous !

Voilà de tous nos maux la fatale origine,
C'est de là qu'ont coulé la honte et la ruine,
La haine, le scandale et les dissensions,
C'est de là que l'enfer a vomi l'hérésie,
Et que du corps divin, tant de membres sans vie
Jonchent les nations !

— « Mais du Dieu trois fois saint, notre injure est l'injure,
Faut-il l'abandonner au mépris du parjure,
Aux langues du sceptique et du blasphémateur ?
Faut-il, lâches enfants d'un père qu'on offense,

Tout souffrir sans réponse et tout voir sans vengeance ? »
— Et que fait le Seigneur ?

Sa terre les nourrit, son soleil les éclaire,
Sa grâce les attend, sa bonté les tolère,
Ils ont part à ses dons qu'il nous daigne épancher,
Pour eux le ciel répand sa rosée et son ombre,
Et de leurs jours mortels, il leur compte le nombre,
Sans en rien retrancher.

Il prête la parole à la voix qui le nie,
Il compatit d'en haut à l'erreur qui le prie,
A défaut des clartés, il nous compte un désir.
La voix qui crie : « Allah ! » la voix qui dit : « Mon Père ! »
Lui portent l'encens pur et l'encens adultère,
A lui seul de choisir.

. . . .

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême
N'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blasphème,
A cette arche vivante où dorment ses leçons,
Et que l'homme, outrageant ce que notre âme adore,
Dans notre cœur brisé ne doit trouver encore
Que ce seul mot : « Aimons ! »

Jocelyn aussi, dans un langage imagé de parabole, enseigne la tolérance à ses paroissiens savoyards. L'âme aimante du poète répugna toujours violemment à toute persécution, à toute oppression des consciences. Elle sut comprendre que la charité n'est vraie que quand elle n'a pas de limites et que pour être sûr d'avoir aimé assez, il faut aimer sans mesure.

L'homme conquiert dès en naissant son droit de fraternité. Aucune division de patries, aucune divergence d'opinion ou de foi ne peut l'en exclure et il est injuste que dans l'ordre ordinaire des choses il soit obligé de reconquérir à nouveau par la souffrance sa place dans la famille humaine. Il lui faut être malheureux pour qu'on lui donne un peu d'amour. La fraternité telle que l'a conçue Lamartine, s'élève bien au-dessus de la pitié. Elle est la loi d'amour universelle que tout homme doit

appliquer à tout autre homme sans avoir à s'inquiéter de savoir s'il le mérite.

« Ce monde vit de grâce, et non pas de justice. »

IV

Le Devoir Social.

Aimer les hommes est un devoir — qui comporte une obligation de servir l'humanité. La solitude est douce au cœur : la prière y monte d'elle-même aux lèvres ; l'homme cependant n'a pas le droit de se désintéresser de la bataille qui se livre sur la terre pendant l'instant où il vit. Dans cette lutte, Dieu lui-même est engagé et ne peut triompher que par la libre alliance de l'homme. La nécessité d'agir nous presse :

« Ou est le mal, ou est le bien ? Non *futur* contingent, hypothétique, systématique, mais immédiat ? — Empêcher l'un, faire l'autre, voilà mon affaire, et celle du bon sens et du bon Dieu (1) ? »

Sans doute il est aisé de se payer de mauvaises raisons, et de se récuser sur des prétextes ingénieux. Mais comment dissimuler la stupidité d'une telle attitude ?

« Tout plutôt que l'anarchie, » écrivait Lamartine à Virieu, aussitôt après la révolution de juillet. « Entre

(1) *Corr.*, à Virieu, 18 mars 1839, t. II, DCXCV.

deux ou trois partis il y en a toujours un de moins mauvais. On ne nous jugera pas sur la conscience des autres. La mienne me dit que pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire et ne pas trop s'inquiéter si le drapeau a trois couleurs ou une seule, si ce qui subsiste de monarchie, de liberté, de religion, de stabilité s'appelle Pierre ou Paul. »

Virieu, légitimiste fidèle, s'obstinait à rester neutre et Lamartine s'indignait :

« La *neutralité !*... la neutralité en l'année 1830 quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom ! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience (1). »

« Dieu, lui écrit-il plus tard sans se lasser, Dieu dit à l'homme par les cent voix de la raison et de la religion : Tu accepteras avec ou sans répugnance les éléments que ma Providence te donne et tout misérables et corrompus qu'ils sont, tu travailleras à les améliorer pour ton salut et celui de tes semblables et tu conduiras avec ta faible force les hommes du mal au mieux : à moi seul est réservé de les mener au bien par le pire parce que je sais tout, vois tout, juge tout et rectifie tout. Voilà la seule morale. La tienne n'est pas de ce code impérissable écrit dans toute conscience humaine qui se consulte à froid, c'est la morale du dégoût et de la répugnance. Je l'excuse, mais, pour ma tête, je ne la sanctionnerais pas d'une approbation (2). »

. . . .

Quant à lui, il était convaincu que :

« L'homme doit son service, son courage, sa lumière à l'homme tous les ans, tous les jours, sous tous les régimes, sous tous les drapeaux. C'est pour moi article de conscience

(1) *Corr.*, t. III, DXXXIII, p. 233. 7 fév. 1831.

(2) *Corr.*, III, DCVI, p. 340, 21 juillet 1831.

et passant avant la politique, qui n'est que de l'habileté humaine... Le mal n'engendre que le mal. On est coupable de celui qu'on laisse faire comme de celui qu'on fait. Ce n'est pas à nous de calculer si nos efforts peuvent l'empêcher, mais notre obligation est de faire les efforts quand même (1). »

. . . .

« J'en reviens à ceci toujours : nous ne vivons qu'une fois : pendant cette vie, il se passe un drame de choses et d'idées quelconque qui a son dessein providentiel et dont nous sommes parties intégrantes ; devons-nous, pouvons-nous mettre de côté et dire : Jouez la farce sans nous, le sujet ne nous convient pas ? Mais le sujet est donné de Dieu, nous ne pouvons pas le décliner par des désirs ou des dégoûts. La vie est un rôle obligé. Quitter son habit avant la fin de la pièce, c'est manquer à l'auteur, voilà (2). »

S'il combattait la neutralité comme une lâcheté, il repoussa toujours la politique du pire comme une trahison et une folie :

« Non, non, non, alliance des honnêtes gens avec la partie honnête et conservatrice du peuple, fusion ainsi, action ainsi, préparation ainsi aux grandes secousses qu'on aura même ainsi assez de peine à supporter : voilà l'honnête, l'habile, voilà la conscience et la politique ; le reste, machiavélisme de vieille femme qui se tue elle-même pour faire une malice à ce qui lui déplaît. »

En entrant dans la politique, il comprenait bien qu'il sacrifiait en lui le poète. Mais il ne se crut pas le droit de choisir sa tâche :

« Je redoute l'action politique qui absorberait ma vie poétique. Mais si malgré cela le pays m'envoie, j'irai à mon cœur défendant, mais j'irai avec confiance et courage et sentant que je fais bien dans toute l'étendue du mot (3). »

Différant en ceci des autres romantiques, il ne considérait en effet la poésie que comme une forme inférieure

(1) *Corr.*, III, DLIII, p. 268, 1er mars 1822.

(2) A Virieu, *Corr.*, III, DCLXVII, 13 janv. 1838.

(3) A Virieu, *Corr.*, IV, DCXCIV, p., 12.

de l'action à laquelle il préférait les formes plus directes de l'action politique :

« Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle ! »

Il arrive à la Chambre comme conservateur, mais profondément convaincu que la loi du progrès s'impose aux sociétés et qu'il leur est impossible de rester immobiles. Il venait pour accomplir une œuvre sociale, pour aider le monde à faire un grand pas en avant :

« Ma conviction, écrivait-il en 1834, est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale... il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu dans son acception la plus pratique descendra enfin dans nos lois, si tous les hommes consentiront enfin à voir dans les autres hommes des frères ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves (1). »

Il lui suffit de bien peu de temps pour s'apercevoir que les parlementaires parmi lesquels il siégeait étaient occupés d'intérêts beaucoup moins élevés, que les ministères n'avaient d'autre souci que de durer et s'efforçaient de n'agir que le moins possible pour donner moins de prise à la critique. Alors il s'irrite contre le « gouvernement des bornes », contre l'aveuglement des conservateurs :

Ceux-là dans le roulis niant le mouvement
Pour végétation prenant la pourriture
A l'immobilité condamnant la nature
Et mesurant, haineux, à leur courte ceinture
Son gigantesque accroissement (2) !

Le progrès cependant devait s'accomplir : tant pis pour les pouvoirs qui essaieraient de se mettre en travers :

« Je deviens de jour en jour plus intimement et plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du

(1) *Des destinées de la poésie,* 1834.
(2) Utopie. *Recueillements poétiques.*

monde : le repos et le mouvement. Certains esprits, certaines époques sont ordonnées par Dieu pour servir l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse, et à genoux, et devant Dieu, et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation. J'y mets temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois le parti pris, j'irai très loin (1)... »

« Je suis plus révolutionnaire que les démagogues mais je suis révolutionnaire au nom d'un pouvoir ayant une volonté et non d'une populace d'écrivassiers n'ayant que des passions (2). »

Les révolutions lui apparaissent comme des crises terribles de la croissance des peuples et aussi des fléaux de Dieu nécessaires pour purifier les races et les pousser vers l'avenir :

Mais si l'esprit de Dieu travaillant par nos mains
A ces renversements condamne les humains,
Comment donc marque-t-il du sang pur des victimes
Les révolutions, ce solstice des crimes?
Comment l'esprit d'amour, de justice, de paix,
Sert-il l'iniquité, la haine et les forfaits ?
Ah ! c'est que dans son œuvre, il agit avec l'homme,
La vertu les conçoit, le crime les consomme ;
L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel :
L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'autel ;
L'un sur la liberté veut fonder la justice,
L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice.
Puis vient la nuit fatale où l'esprit combattu
Ne sait plus où trouver le crime et la vertu ;
Chaque parti s'en fait d'horribles représailles :
Les révolutions sont des champs de batailles
Où deux droits violés se heurtent dans le temps.
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants !
L'un, possesseur jaloux d'un héritage inique,
Se fait un titre saint d'une injustice antique,
Veut que l'oppression consacre l'oppresseur
Et voit venger le ciel en défendant l'erreur.
L'autre, le cœur aigri par une vieille offense

(1) *Corr.*, III, DCXVII, p. 375, à Virieu, 1er oct. 1835.
(2) *Corr.*, IV, DCCLXXVII, p. 114. 10 oct. 1841.

Dans la raison qui luit ne voit qu'une vengeance
Et, s'armant à sa voix d'un droit ensanglanté,
Brûle, pille et massacre à coups de vérité.
Aussi l'abîme appelle un plus profond abîme.
Qu'y faire ? La raison n'a que le choix du crime.
Faut-il que le bien cède et recule à jamais ?
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits ?
Devant ces changements le cœur du juste hésite !
Malheur à qui les fait ! heureux qui les hérite !

Dans cette bataille pour la vérité, il ne faut pas ménager sa vie : les petits moyens, les petites intrigues sont ici sans effet.

« Le bon Dieu, écrit-il en 1840, dont j'aimerais tant être un bon soldat ou même un martyr. »

. . . .

« Je suis pour la politique héroïque ; j'aime mieux l'échafaud pour un peuple que la simonie des fonds secrets. »

Il n'était pas de ceux qui élèvent leurs principes comme des retranchements, pour s'abriter derrière.

« Quand on veut être libre, il faut savoir défendre sa liberté avec sa propre poitrine (1). »

Le souvenir de son héroïsme quotidien pendant la révolution de 1848 est assez présent à toutes les mémoires pour qu'il soit surperflu de prouver qu'il n'y avait dans cette attitude nulle fanfaronnade.

On a complaisamment insisté sur son ambition. Il s'est toujours défendu d'en avoir et il faut reconnaître que son attitude en face des gouvernements et en face des électeurs a toujours confirmé ses protestations de désintéressement :

« Quant à mon ambition je n'en ai qu'une seule, c'est de me tenir à l'écart de tout pouvoir dans un temps où on ne peut l'emprunter qu'à des complaisances honteuses

(1) *Corr.*, III, DXCIV, à Virieu, 9 mai 1831.

et l'employer qu'à des nullités. Si jamais je le désire, c'est quand il y aura un grand usage à en faire, mais quand (1) ?

. . . .

« Non, il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite qui est de l'ambition ; la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Celle-là est patiente comme l'idée qui la fait agir... Elle n'entre au pouvoir que quand elle veut, qu'elle a une force en elle et derrière elle pour l'y pousser et l'y soutenir. Cette force, je ne l'ai pas encore : je l'aurai dans quatre ou cinq ans. »

Merveilleux esprit prophétique du poète ! Quelle justesse d'appréciation des réalités chez ce grand politique que « les petits hommes capables » comme il les appelait avec dédain accusaient de n'avoir pas « le sens pratique ». Il écrivait cette lettre à Mme de Girardin dans les derniers jours de 1842 : cinq ans et deux mois après, Lamartine était chef du gouvernement provisoire.

La sérénité avec laquelle il accepte sa chute si brusque et si lâchement préparée en dessous par « les petits hommes capables » n'est pas d'un ambitieux :

« J'ai renoncé pour toujours à tout rôle ici-bas, je l'ai fait sans peine, car ce rôle, je le dis devant Dieu, ce n'était pas ma personne, c'était ma consigne... Dans mes déceptions, rien ne m'était personnel : je travaillais pour l'humanité, j'ai été déçu par l'humanité. Que Dieu l'assiste !... Quand la foule se précipite où l'on ne veut pas aller, heureux l'homme seul (2) ! »

La foule se précipitait vers le despotisme militaire. Lamartine, bien qu'il observât une grande dignité dans sa protestation silencieuse ne cachait pas son mépris pour « les revues triomphales de Bonaparte III ».

« Cela plaît à la France : c'est un pays d'héroïsme soldatesque et de profonde immoralité civique. Nous

(1) *Corr.*, IV, DCCXIV, p. 39, décemb. 1839.

(2) *Cours de littérature,* Premier Entretien, 1851.

avons eu bien tort de songer à lui donner des institutions libérales : il ne lui faut que des zouaves. »

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier la pensée politique de Lamartine, si fermement conservatrice des principes nécessaires à l'ordre social — dont il n'exagère pas le nombre — si ardemment soulevée de foi dans le progrès des sociétés et de désir d'émanciper les hommes. Il suffit d'avoir indiqué quelle haute préoccupation morale a dominé toute son action civique.

« Je mourrai du moins, affirmait-il en 1852, avec cette conscience de n'avoir pas dit un mot ou fait un acte de ma vie publique qui n'eût pour objet le service de la vérité divine à mes dépens. Fut-ce une folie de la croix ? Fut-ce une duperie de bonne volonté ? Le ciel seul me le dira, c'est son affaire (1). »

Au reste, rien ne saurait mieux nous éclairer sur les ressorts cachés de son action que de le regarder vivre au plus beau moment de sa carrière politique, à l'heure même où il va être consacré sauveur de la patrie par dix départements et 2.300.000 voix. C'était le jour de Pâques 1848.

« Les églises étaient pleines d'une foule agenouillée qui invoquait l'inspiration divine... A la chute du jour, Lamartine errait seul et le cœur chargé de reconnaissance dans ce quartier populeux de Paris... Il vit la foule monter et descendre les marches d'une église... Les sons de l'orgue se répandaient jusque dans la rue quand les portes ouvraient passage aux bruits de l'instrument et aux échos des psaumes... Il entra, il se glissa, inconnu, dans les ténèbres, parmi cette foule qui remplissait l'église. Il s'agenouilla à l'ombre d'une colonne et rendit grâces à Dieu. Son œuvre était accomplie. « Je puis encore succomber, en effet, encore moi, disait-il dans le for intime de son cœur, mais, à l'heure qu'il est, la France ne peut plus succomber ! Qu'importe que je meure ! La France est sauvée (2) ! »

(1) *Corr.*, IV, p. 358.

(2) *Mémoires politiques*, liv. XIX.

V

Amour de la vie. — Confiance dans la mort. Espoir de la vie éternelle.

S'il remplit ainsi toute sa destinée, s'il cherche Dieu dans la nature et dans les hommes et s'il se dévoue pour réaliser en ce monde la loi d'amour et de progrès, l'homme est grand. Son âme déborde de force et de joie quand il sait comprendre l'émouvante beauté de sa vie. Il doit au Dieu qui l'a créé d'accepter sa tâche avec joie :

Salut ! nouveau séjour où le sort m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité,
... Vastes cieux qui cachez le Dieu qui vous a faits.
... Homme semblable à moi, mon compagnon, mon frère,
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère,
Salut, objets témoins, instruments de bonheur,
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur !

C'est avec cet élan magnifique que Lamartine offrit à la vie ses vingt ans. Et bien souvent depuis lors, dans les nuits délicieuses de Naples, dans les luttes de la place publique, dans la douceur des intimités l'ivresse de la vie fit défaillir son âme.

O terre, ô mer, ô nuit, que vous avez de charmes (1) !...

. . . .

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encore,
Jéhovah ! Jéhovah ! ton nom seul me soulage (2).

. . . .

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes
Et qui roule sans fin des vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes
Ou la pente entraîne ses flots.
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore ;
La nuit revient, il fuit ; le jour, il fuit encore,
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,
Jusqu'à ce qu'à la mer où ses ondes sont nées
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées
Et se repose enfin, en elle et pour toujours !...

Qui nous délivrera de ce Lamartine de vignettes, que la tradition consacre et que l'on s'imagine toujours soupirant sous un saule une romance mélancolique ? La vérité est qu'aucun poète n'a chanté plus ardemment, dans notre langue, la joie de vivre :

Servons l'humanité, le siècle, la patrie.
Vivre en tout, c'est vivre cent fois !
C'est vivre en Dieu, c'est vivre avec l'immense vie
Qu'avec l'être et les temps sa vertu multiplie,
Rayonnement lointain de sa divinité.
C'est tout porter en soi comme l'âme suprême
Qui sent dans ce qui vit et vit dans ce qu'elle aime,
Et d'un seul point du temps c'est de fondre soi-même
Dans l'universelle unité (3) !

Le monde est tout rempli de bonheurs qui s'offrent à la main de l'homme :

« C'est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents. »

(1) Poésie. *Harm.*, p. 101.
(2) Le Cri de l'Ame. *Harm.*, p. 225.
(3) *Utopie*.

L'amour, d'abord :

Amour, être de l'être, amour, âme de l'âme,
Nul homme plus que moi ne veut de ta flamme,
Nul, brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser,
N'eût sacrifié plus pour l'immortaliser (1) !

La famille aussi, douce communauté des cœurs :

« Le chef-d'œuvre de Dieu c'est d'avoir voulu que les lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'humanité (2). »

Il avait ardemment désiré d'en connaître la douceur, dans ce délicieux poème de fiançailles *Consolation.*

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits ?
Quand verrai-je ses fils, de leurs lèvres de rose
Se suspendre à son sein comme l'abeille au lys ?
. . . .
A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers (3).

Il ne connut pas seulement les joies de la famille, mais hélas ! ses deuils les plus atroces : il perdit ses deux enfants. Et il pleura, au seuil de la mort, sur son foyer détruit :

O famille, ô mystère, ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans chaque créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux !
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !
. . . .
Premier rayon du ciel vu dans des yeux de femmes,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes
Premiers bruits de baisers au cœur retentissants !
Adieux, retours, départ pour de lointaines rives,

(1) *Novissima Verba.*
(2) *Confidences*, II, p. 19.
(3) *Consolation, Nouv. Médit.*, p. 89.

Mémoire qui reviens pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents !

Ah ! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème.
Rêveur du groupe universel
Qu'il embrasse au lieu de sa mère
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel (1) !...

L'homme a donc le devoir d'être fier de sa place dans l'univers et devant Dieu. Les anges abandonnent leur sereine immortalité pour connaître le tourment de son cœur. C'est pour être adoré par lui que Dieu a créé le monde.

Un homme ! un fils, un roi de la nature entière,
Insecte né de boue et qui vit de lumière,
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a pas deux instants
Mais qui de l'infini par la pensée est maître
Et reculant sans fin les bornes de son être
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps.
. . . .
Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas,
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure
Et des regards portant plus loin que le trépas.
Il lui faut l'espérance, et l'empire, et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers et des jours immortels (2) !

Le tailleur de pierres, songeant que sa création a coûté une pensée à Dieu, se sent devenir

« fier comme un Dieu dans son humilité, grand comme un monde dans sa petitesse (3). »

Et dans l'harmonie intitulée : « *Eternité de la nature, brièveté de l'homme* », le poète chante la gloire de l'homme périssable, mais doué d'une âme, plus grande

(1) La Vigne et la Maison, *Recueil.*, p. 288.
(2) L'Humanité. *Harm. poét.*, p. 180.
(3) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, p. 53.

que la nature dont la vigueur toujours rajeunie semble l'écraser :

De l'être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui ;
Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée,
Et sa parole m'a connu,
Et j'ai monté devant sa face,
Et la nature m'a dit : « Passe,
Ton sort est sublime, il t'a vu ! »

Vivez donc vos jours sans mesure,
Terre et ciel, céleste flambeau,
Montagnes, mers ! Et toi, nature,
Souris longtemps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux,
Ma pensée a vécu d'avance
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous !

L'homme ne doit donc pas s'épouvanter quand il voit à l'horizon monter l'ombre de la mort. Elle ne vient pas en ennemie, mais en consolatrice : en échange de ses jours incertains,

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure(1)

elle lui apporte l'éternité. Spiritualiste avant tout, Lamartine ne voit dans la mort que la délivrance de l'esprit rejetant la chair qui seule le rivait à la terre, c'est-à-dire au mal :

Qu'est-ce donc que mourir ? Briser ce moule infâme,
Cet adultère hymen de la terre et de l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger.
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer (2) !
. . . .

(1) La Mort de Socrate, p. 277.

(2) Le poète mourant.

Je te salue, ô mort, libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur.

. . . .

Tu n'anéantis pas, tu délivres ! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu veux d'un jour plus pur inonder ma paupière,
Et l'espoir près de toi, levant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau (1) !

. . . .

La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore,
Ce coucher d'un soleil et d'un autre l'aurore
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison (2) !

Cette fermeté que l'homme doit montrer à son heure dernière, Lamartine l'a exprimée dans l'*Hymne de la Mort* et dans *Le Chrétien mourant*. Il ne l'exprime pas en stoïcien mais en chrétien : c'est l'espérance de la vie éternelle qui soutient le courage de l'âme prête à partir. La première des raisons sur lesquelles s'appuie son espérance, c'est le débordement de force qui remplit le cœur humain et que la vie terrestre ne peut épuiser :

« L'âme est assez grande pour contenir des éternités et assez vivante pour user des mondes (3). »

. . . .

Ce corps que la tombe réclame,
Ce cœur de désirs épuisés,
C'est un vêtement que notre âme
Regrette après l'avoir usé !
Mais sous ces lambeaux jeunes encore,
Au feu divin qui la dévore,
A sa jeunesse, à ses transports,
Je sens que mon âme immortelle,
Au moment où mon cœur chancelle,
Pourrait user un autre corps (4) !

(1) L'Immortalité. *Prem. Méd.* p. 98.

(2) La Vigne et la Maison, p. 282. *Recueil. poét.* — Cf. encore : La Cloche du village. *Recueil. poét.*

(3) *Cours familier,* Entretien sur Job.

(4) Strophe supprimée du *Passé* (Bibliothèque Nationale, Manuscrits de Lamartine. Manuscrit I, f° 7 v°).

La seconde présomption qu'une autre vie existe, c'est l'impérieux désir que nous ressentons de retrouver ailleurs ceux que nous avons aimés ici-bas, désir qu'un Dieu juste ne saurait tromper :

Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes,
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent ?

... Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil (1) ?

« L'autre monde est la seule explication de celui-ci. »

. . . .

Dieu ne peut pas avoir créé pour rien des êtres doués de raison et de vertu. Il suffit d'avoir vu mourir, pour savoir espérer. Quand il eut perdu sa mère, le plus grand amour de sa vie, la douleur raffermit encore dans l'âme du poète l'espoir d'une autre vie réparatrice :

Non, non, pour éclairer nos pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort,
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe.
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe
Et plus évident que la mort !

Et mon œil convaincu de ce grand témoignage
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau (2) ?

C'est aussi la mère de Lamartine que pleure *Jocelyn* et c'est dans la même espérance chrétienne qu'il y trouve la consolation :

Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine,

(1) La Vigne et la Maison, *Recueil. poét.*, p. 291.

(2) Le Tombeau d'une Mère. *Harm.*, p. 259.

En ce moment où l'œil ne voit que le trépas.
Que serais-je, ô mon Dieu, si vous ne parliez pas ;
Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité ?...

. . . .
Ma mère, dans la mort je suis encor ton fils,
Dans l'éternel bonheur où la vertu t'appelle,
Un ciel remplirait-il une âme maternelle ?
Non, si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant,
Son cœur demanderait son fils ou le néant...
Ah ! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie
La présence est en Dieu, car Dieu, c'est leur patrie !...

Ainsi la destinée de l'homme, si belle déjà sur la terre, s'accomplit par delà la mort dans une vie inépuisable et, cette fois, inaccessible à la douleur. L'homme affranchi du mal par l'épreuve de la souffrance et par la mort retrouvera en Dieu les êtres qu'il aura aimés,

Jusqu'au jour où des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix (1) !

(1) Le Crucifix, *Nouv. Médit.*, p. 141.

CONCLUSION

Nous n'avons pas l'intention ici de résumer en quelques lignes trop courtes les idées morales de Lamartine. Indiquons seulement quelques points en manière de conclusion.

En morale comme en tout, Lamartine est un *classique*. L'originalité que les romantiques recherchent volontiers, il s'applique à la fuir : il s'en défie. Il ne s'intéresse qu'aux sentiments qui peuvent convenir à tous les hommes, dans tous les temps. Plus une idée est universelle, plus elle lui paraîtra excellente. Il exclut soigneusement d'une doctrine tout ce qui la différencie des autres, tout ce qui la caractérise spécialement.

Cependant, sa morale, par le rôle primordial qu'y tiennent la souffrance purificatrice et l'espérance d'une autre vie est profondément imprégnée de christianisme. Mais on ne pourrait, sans en forcer le sens, l'enfermer dans une confession particulière. Elle est chrétienne, elle n'est pas catholique.

A y regarder de près, elle apparaîtrait presque comme une sorte de morale sans obligation ni sanction. L'obligation n'existe guère puisqu'il s'agit d'adorer un Dieu resplendissant d'évidence. On a bien dit à Lamartine qu'il y avait des athées, mais « il ne l'a jamais cru » (1). En tout cas, s'il y en a, ce sont des « aveugles d'âme », privés d'un sens de l'esprit, par conséquent des malheureux irresponsables qui ne méritent des hommes et de Dieu que la pitié. — La sanction n'apparaît pas non plus : la doctrine du salut et du châtiment des fautes est toujours restée chez Lamartine, peut-être volontairement, dans l'imprécision.

Voilà le point faible de cette morale : le poète veut que la nature soit bonne, parce que si elle était mau-

(1) *Tailleur de pierres de Saint-Point.*

vaise en partie, il faudrait la combattre elle, et il répugne à cette lutte : « La vertu est un effort et je n'aime pas l'effort (1). » C'est ici qu'apparaît l'inconvénient de l'éducation donnée par Mme de Lamartine à son fils :

Mon père [dit Jocelyn], qui m'aimait avec trop de tendresse,
Ne me nourrit jusqu'à quinze ans que de caresses ;
J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs
Et toutes mes vertus n'étaient que des penchants.

Dès lors, la notion de mérite disparaît complètement.
C'est une morale surtout esthétique. Le poète semble principalement préoccupé de ne pas déranger l'harmonie de l'univers. Le péché est une dissonance. Le mal aussi, mais c'est une dissonance qui finalement se résout.

L'homme doit donc se laisser aller aux instincts généreux de sa nature. Il doit laisser Dieu resplendir dans son âme comme le fleuve reflète les cieux étoilés. Mais le fleuve ne peut pas empêcher les astres de se reproduire dans son miroir. Malheureusement il ne suffit pas à l'homme de se laisser glisser pour arriver au bien. Le mal, s'il disparaît finalement dans l'harmonie voulue de Dieu ne s'en dresse pas moins devant la marche hésitante de l'homme. S'il est des âmes supérieures toutes baignées d'infini qui peuvent passer près de lui sans le voir et auxquelles, sous ses plus séduisants sourires, il répugne invinciblement, il en est d'autres moins dégagées de la matière qui n'avancent vers le progrès moral que pas à pas, par sursauts douloureux et par des efforts si rudes qu'ils semblent sans beauté. A ce troupeau humain, cette morale patricienne peut sembler insuffisante. C'est un « art de vivre » qui peut convenir à des génies aussi spiritualisés que celui de Lamartine. Mais ne s'est-il pas repenti lui-même d'avoir dit, à propos de Bonaparte, que le génie pouvait parfois tenir lieu de vertu ?

Il y faut voir surtout une image splendide de l'Univers. L'humanité, unie en grande famille par les liens de l'amour fraternel, maintenue en ordre éternel par le

(1) *Stances*, Commentaires, *Nouv. Médit.*, p. 126.

sentiment de la justice, travaille à la tâche imposée par Dieu, au milieu de l'hosannah de la nature adorante. Quelques voix plus claires, voix des prêtres, des prophètes, des poètes, montent en chant harmonieux au-dessus des cris confus des multitudes, dont elles expriment le rêve encore inconscient. Un par un, la mort délivre les hommes de la chaîne charnelle et la race humaine, épurée par la souffrance, atteint enfin le Dieu qu'elle a cherché et servi dans les larmes et s'unit à lui pour l'éternité.

Une telle morale, malgré ses lacunes, a du moins une efficacité immense : elle élève les âmes, d'un élan très puissant au-dessus de l'atmosphère épaisse où s'étouffent sous l'amas des soucis matériels, les désirs éternels et elle chante avec une incomparable tendresse la bonté du Dieu qui anime la nature.

Il est sain de recevoir de cette âme d'élite, dont toutes les illusions ne furent que des excès de bonté, l'admirable leçon qu'elle donne. N'est-ce rien que de faire aimer la vie ? Et si sa poésie ne sait pas nous apprendre les dures leçons du malheur, cherchons-les dans sa destinée. Il a souffert jusqu'au bout sans cesser d'aimer, et descendu au tombeau sous les rires et les insultes par une route trop longue et trop dure pour des pieds mortels, il a porté clair jusqu'au seuil de la mort son flambeau allumé au feu éternel. Et sa dernière heure a vu s'accomplir la prière qu'il avait adressée à Dieu, dans sa jeunesse, au premier deuil de son cœur :

Au nom de cette mort que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir.
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sus mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Si l'on ne trouve pas dans son œuvre l'enseignement de l'énergie morale, qu'on le demande à sa longue agonie.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avertissement.................................... 5

CHAPITRE PREMIER. — Dieu........................ 7

CHAPITRE II. — Le Problème du mal. — Utilité de la souffrance. — La Prière..... 24

CHAPITRE III. — La Charité. — Le pardon des injures........................ 36

CHAPITRE IV. — Le Devoir social................... 45

CHAPITRE V. — Amour de la vie. — Confiance dans la mort. — Espoir de la Vie éternelle........................ 53

Conclusion.. 61

1011-08. — Imp. des Orph.-App., F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.